

L'illustre chimiste d'outre-Manche est parfois allé dans ses conceptions intellectuelles plus loin encore qu'il ne le manifeste ici. Non-seulement il s'est senti l'autorité de proclamer avec conviction l'éternité des âmes, leur réincarnation, leur existence séparée du corps, et, dans ses recherches sur le mode de réunion terrestre de l'âme et du corps, a émis (comme on vient de le voir, p. 276) l'hypothèse de l'existence d'un corps fluidique, — récemment surnommée « la théorie du périsprit; » mais nous trouvons encore, dans ses *Mémoires* certains passages significatifs sur l'existence possible d'esprits supérieurs à l'homme. Qu'on médite entre autres sur la réflexion suivante :

« Nous sommes les maîtres de la terre, mais peut-être ne sommes-nous que les serviteurs d'êtres gigantesques qui nous sont inconnus. La mouche que notre doigt écrase ne connaît point l'homme, et n'a point conscience de sa supériorité sur elle. Il peut y avoir de même des êtres pensants, près de nous ou autour de nous, que nous ne pouvons ni voir ni même imaginer.

« Nous savons peu de chose, et toutefois j'ai la foi que nous savons assez pour espérer l'immortalité, j'entends l'immortalité individuelle, de la meilleure partie de nous-mêmes. »

CINQUIÈME DIALOGUE

— APOLOGIE DE LA CHIMIE

OU PHILOSOPHIE DES SCIENCES

CINQUIÈME DIALOGUE

ÀPOLOGIE DE LA CHIMIE OU PHILOSOPHIE DES SCIENCES

Supériorité des carrières scientifiques. La science et la civilisation. Influence des premières découvertes chimiques sur les commencements de l'humanité progressive. Les inventions chimiques sont les premières. Tableau des connaissances humaines. La science, mère des arts et du progrès. Qualités du savant. Plaisirs de l'étude. La véritable valeur de l'homme.

Les hautes montagnes couronnées de neige et les lacs bleus qui dorment silencieusement à leurs pieds forment, dans les Alpes, les plus magnifiques des paysages, — offrant en même temps à la pensée contemplative le caractère d'une imposante sévérité et les charmes d'une exquise douceur. Étant revenu, comme je l'ai dit en commençant le précédent dialogue, aux paysages salutaires de la Suisse, de l'Autriche méridionale et de la haute Italie, je séjournai plusieurs mois au milieu de cette belle nature, en compagnie de

mon docteur désigné ici sous le nom d'Eubathès. Je continuai d'avoir de temps en temps des conversations intimes avec l'Inconnu ¹.

Quelque temps après notre visite aux grottes souterraines de la Carniole, j'eus le désir de me rendre compte par quels procédés ce frère spirituel était parvenu à son état philosophique, et je lui demandai de remonter dans l'histoire de sa vie et de me donner une esquisse instructive de

1. Cet *Inconnu* représente-t-il un personnage réel? Il est permis d'en douter, quoique l'auteur ait pu lui appliquer, dans son récit, des événements qui aient réellement eu lieu. Il nous semble que ce mystérieux personnage représente une sorte de dédoublement de Sir Humphry Davy lui-même, qui, dans ces conversations, paraît souvent se parler et se répondre à lui-même. Il y a généralement en nous deux hommes : le penseur et l'individu. Le premier cherche, rêve, étudie, vit dans le monde supérieur de l'étude philosophique; le second mange, boit, dort, court, parle au public, s'habille, se montre, est inscrit sur les livres d'adresse, etc. L'*Inconnu* serait, dans cette hypothèse, la partie supérieure de l'âme du grand penseur, celle qui n'a d'autres tendances que la vérité métaphysique; *Philaléthès* serait la partie inférieure de cette même âme, ou, pour mieux dire, représenterait l'individu visible, le chimiste académicien, l'homme du monde. En s'adressant à l'Inconnu, Philaléthès personnifie notre propre état lorsque nous nous consultons dans telle ou telle recherche de philosophie religieuse. c. r.

la manière dont son esprit avait progressé. Il me répondit dans les termes suivants :

— Si je voulais essayer de vous donner une idée de la formation de mon caractère, je serais amené à vous raconter l'histoire de ma jeunesse, ce qui ressemblerait trop à un roman. Le peu d'intelligence et de savoir que je possède, je le dois à une grande activité d'esprit, à l'amour de la gloire, qui m'était naturel dès mes premières années, et à une sensibilité facile à exciter et difficile à contenter. Je suis né d'une humble famille; cependant j'ajoute une certaine foi à une tradition de mon aïeule paternelle, que notre famille était d'origine normande. J'y crois, parce que ce n'est qu'à une cause héréditaire que je puis attribuer la fierté, la délicatesse et le tact que je montrai dès mon enfance; qualités que je considère comme inconciliables avec une origine paysanne. Le hasard m'a offert, dès ma première jeunesse, une carrière scientifique; je l'ai suivie avec succès. Vers ma majorité, la fortune me sourit et m'accorda des moyens indépendants; alors je pus entrer désormais dans la véritable vie du philosophe, et je commençai à voyager, dans le but de m'instruire et de servir en même temps au progrès de l'humanité. J'ai vu presque toutes les parties de l'Eu-

rope, et j'ai parlé, je crois, avec tous les hommes illustres de la science, dans chaque pays. J'ai pu les voir de près, en France surtout, et tracer pour mon jugement personnel une esquisse du caractère de mes principaux contemporains¹. Ma vie a été en quelque sorte semblable à celle des philosophes

1. Davy avait séjourné entre autres six mois à Paris, en 1813. Il en avait profité pour faire le portrait des savants avec lesquels il était en rapport. Ces croquis biographiques, qui n'étaient pas destinés à voir le jour, furent publiés, en 1839, par John Davy, qui les avait trouvés dans les papiers de son frère. Nous allons reproduire ici quelques-uns de ces croquis, pour montrer comment l'illustre savant jugeait les chimistes, ses pairs.

« *Guyton de Morveau* était très-vieux quand je fis sa connaissance. Bien qu'il eût été un violent républicain, il était directeur de la Monnaie et baron de l'empire. Ses manières étaient douces et conciliantes. Une preuve de son caractère, c'est qu'ayant promis son vote à quelqu'un pour la place de correspondant de l'Institut, il tint sa promesse, et c'est cette seule voix qui m'avait manqué pour réunir l'unanimité des suffrages. Ne m'étant jamais mêlé d'intrigues de ce genre, j'aurais toujours ignoré ce détail, s'il ne m'avait pas été raconté par lui-même un jour que je dinais chez lui. »

« *Berthollet* était un homme très-aimable. Ami de Napoléon, il était bon, conciliant, modeste et franc. Son caractère n'avait rien de hautain; inférieur à Laplace comme puissance intellectuelle, il lui était supérieur pour les qualités morales. *Berthollet* n'avait aucune apparence d'un homme de génie; mais on ne pouvait pas regarder la

grecs. J'ai ajouté quelque peu aux connaissances humaines, et j'ai essayé d'ajouter aussi quelque chose à la somme du bonheur général. Dans ma jeunesse, j'étais sceptique, et je vous ai raconté comment je suis devenu religieux. Je remercie l'Intelligence suprême d'avoir laissé descendre sur mon

physionomie de Laplace sans se persuader que c'était un homme réellement extraordinaire. »

« *Chaptal* fut quelque temps ministre de l'intérieur sous le consulat. Courtisan et chimiste, il était actif, amusant, intrigant. D'un naturel bon, il avait une conversation enjouée. Plus homme du monde qu'aucun autre savant de France, il passe pour l'auteur du décret de Napoléon contre le commerce d'Angleterre (le blocus continental). S'il en est ainsi, il aura contribué, plus qu'aucun autre, hormis son maître, à la gloire militaire de la Grande-Bretagne. »

« *Vauquelin* était au déclin de sa vie quand je le vis pour la première fois en 1813; c'était un homme qui me donna l'idée des chimistes français d'un autre âge. Il vivait au Jardin du Roi. Deux vieilles filles, mesdemoiselles Fourcroy, sœurs du professeur de ce nom, tenaient sa maison. Je me rappelle qu'en y entrant pour la première fois, je fus introduit dans une sorte de chambre à coucher, qui servait en même temps de salon. L'une de ces demoiselles était au lit et occupée à nettoyer des truffes pour le déjeuner. *Vauquelin* tenait absolument à me régaler, malgré mes efforts pour décliner son invitation. Rien de plus extraordinaire que la simplicité de sa conversation. Il n'avait pas le moindre sentiment des convenances: il parlait de choses qui, depuis le temps du paradis terrestre,

front quelques rayons de sa lumière divine pour m'éclairer dans ce séjour de doute et d'obscurité.

PHILALÉTHÈS. — En vous écoutant, je vous l'avoue, je me suis quelquefois surpris à regretter que vous n'ayez pas poursuivi une carrière sociale, soit dans le barreau, soit dans la politique. Doué comme vous l'êtes (permettez-moi de l'avouer) d'une si rare intelligence, les grandes distinctions auraient rapidement couronné vos travaux.

L'INCONNU. — Pour moi, il n'existe pas d'honneur plus grand, ni de distinction plus désirable que ceux dont la science honore ses élus. Je n'ai pas assez de l'aigle dans mon caractère pour prendre mon essor vers les éminences du monde social, et bien certainement je n'ai pas assez du reptile non plus pour chercher à faire une ascension facile, en choisissant des sentiers détournés.

n'avaient jamais fait, entre hommes, l'objet d'une conversation devant des personnes de l'autre sexe. »

« *Gay-Lussac* avait l'esprit vif, ingénieux et profond; il unissait une grande activité à une grande facilité de manipulation. Je le placerais volontiers à la tête des chimistes vivants de France. » — *Gay-Lussac* avait alors, à onze jours près, le même âge que *H. Davy*; ils étaient nés tous deux en décembre 1778. — C'est ainsi que, dans son passage en France, *Davy* s'intéressa à esquisser le portrait des savants ses contemporains. C. F.

EUBATHÈS. — Je m'étonne souvent que des hommes de fortune et occupant un rang supérieur dans la société ne s'occupent pas d'études philosophiques. Une carrière de ce genre offre un chemin charmant aux distinctions et aux honneurs, tracé par des services réels rendus à ses semblables. Certes, c'est une carrière qui ne donne peut-être pas une renommée aussi populaire que l'éloquence de la tribune; mais la gloire qui en résulte est permanente, et survit toujours aux goûts de la mode comme aux caprices du vulgaire. Dans l'histoire de l'Angleterre on trouve, depuis deux siècles, les noms aristocratiques de *Boyle*, *Cavendish* et *Howard*: noms de la plus haute noblesse, mais rendus plus illustres encore, et surtout plus mémorables, par leurs grands travaux; mais aujourd'hui on chercherait vainement à trouver des savants dans les rangs de l'aristocratie. Aussi est-il rare de voir la science étudiée avec la dignité qu'elle mérite; les hommes qui s'y consacrent sont trop souvent obligés de s'en servir comme moyen de vivre, et la gardent parfois dans l'ambition de faire fortune plutôt que pour la gloire. Sur cinquante brevets d'invention, en est-il un qui cache une véritable découverte?

PHILALÉTHÈS. — Le récit que vous nous avez

déjà fait sur votre personne prouve que la chimie a été votre science de prédilection. Eh bien ! permettez-moi de vous dire que voilà ce que je ne comprends pas. Les mathématiques transcendantes et la physique me semblent offrir des sujets de contemplation d'une nature beaucoup plus élevée. Et si l'on considère la chimie dans ses résultats pratiques, elle ne me paraît mériter qu'une très-médiocre admiration, car elle n'est guère qu'une affaire de boutique à l'usage de la pharmacie ou de la cuisine.

EUBATHÈS. — Je me trouve disposé à vous aider dans votre attaque contre l'étude favorite de notre ami, — quand ce ne serait que pour le provoquer à la défendre. Je serais charmé, au fait, que notre assaut contre sa chère science l'excitât quelque peu à en faire l'apologie, afin que nous puissions jouir, en gladiateurs littéraires, des jeux de son éloquence, et de son habileté pour la défense de cette science.

L'INCONNU. — Eh bien ! je n'y vois pas d'objection. Que ce soit un jeu chevaleresque ! Ne combattons qu'avec des fleurets ; quant à moi, je prends soin de moucheter le mien d'un bouton de velours. Vous auriez la prétention, mon cher Philaléthès, d'abaisser la chimie, et de réduire son

étude pratique à la boutique du pharmacien ou à la cuisine. Le premier usage dont vous l'accusez là, celui de l'apothicaire, est d'une utilité contestable, j'y veux bien consentir ; mais quant à son application à l'art culinaire, ce serait certainement là une qualité solide et fondamentale. J'avoue que, si je vous croyais sérieux dans ce que vous venez de dire tous deux, je prendrais votre boutade pour une mauvaise plaisanterie, et je n'y répondrais pas. Mais vous avez voulu rire ; c'est différent. Causons. Je serais heureux d'avoir à ma disposition une plus grande somme d'éloquence ; mais le sujet est assez intéressant par lui-même pour éveiller toutes les forces de notre esprit.

Généralement on regarde le magnifique état de la civilisation moderne comme le résultat des travaux accumulés du talent et de l'habileté des hommes, pendant une longue série d'âges. Mais on ne se donne pas la peine de définir ce qui a été fait par des branches différentes de l'industrie et de la science. C'est ordinairement aux hommes d'état et aux guerriers qu'on attribue la plus grande partie de l'œuvre ; mais ils ne le méritent guère ; car, entre nous, leur action sur le progrès est bien médiocre, pour ne rien dire de moins.

La civilisation a eu pour origine la découverte de quelques arts utiles, par lesquels l'homme améliora sa situation naturelle primitive. La nécessité ou le désir qu'il éprouva de conserver et de perfectionner cet état amena des lois et des institutions sociales. La découverte de certains arts spéciaux donna une supériorité à quelques peuples particuliers, et l'amour du pouvoir les porta à employer cette supériorité pour subjuguier les peuples voisins, qui apprirent leurs propres arts, et finalement adoptèrent leurs mœurs. Or, on peut soutenir que l'origine, aussi bien que le progrès de l'état social, se basent l'un et l'autre sur les inventions de la chimie et de la mécanique primitives.

Aucun peuple n'est jamais arrivé à quelque degré de perfectionnement dans ses institutions, sans avoir eu en sa possession les principaux arts utiles et même le luxe. Une comparaison entre le sauvage et l'homme civilisé démontre le triomphe de la philosophie chimique et mécanique, et montre dans la science progressive, non-seulement la cause du progrès physique, mais éventuellement aussi celle de la morale. Considérez un instant la condition de l'homme dans le plus bas état que nous lui connaissons.

Prenons par exemple l'aborigène de l'Australie (ou de la Nouvelle-Hollande); il est à peine avancé de quelques pas au-dessus des animaux, et cette faible supériorité se montre principalement par l'usage du feu. On le voit tout nu, se défendant contre les bêtes fauves, ou les tuant par des armes de bois durci au feu, affilé par des pierres ou des arêtes de poisson. Il n'habite que des trous creusés dans la terre, ou des cabanes grossièrement construites de quelques branches d'arbres couvertes d'herbe, et ne jouit de rien qui approche même des avantages les plus humbles de la vie. Étant incapable de subvenir à ses besoins les plus impérieux, il possède à peine un langage articulé. Sa pensée naissante ne voit d'une part que les grands et mystérieux phénomènes de la nature, et d'autre part que ses besoins les plus urgents. Il vit dans la solitude; les familles sont isolées, aucune forme de religion ni de gouvernement n'est créée; l'humanité n'a d'autre protection que la clémence de la nature et des éléments.

Combien diffère de cette condition primitive l'homme dans son état actuel de civilisation! Chaque partie de son corps est revêtue des divers produits de l'art mécanique, et ces vêtements ne

sont pas seulement pour lui des organes protecteurs contre l'inclémence des saisons, mais encore des ornements en harmonie avec la forme naturelle de son corps. Il tire de la poussière du sol, de l'argile étendue à ses pieds, des instruments destinés à son utilité et à son agrément. Il extrait les métaux des couches terrestres, et leur donne mille différentes formes appropriées à tous les usages imaginables. Il choisit et il perfectionne les productions végétales qui sont répandues à la surface de la terre. Il subjugué, il apprivoise et réduit à la domesticité les plus sauvages, les plus rapides, les plus féroces des hôtes des forêts, des montagnes et des airs. Il ordonne aux vents de le conduire sur l'immense Océan. Il contraint les éléments, l'air, l'eau et même le feu à travailler pour lui. Il concentre à sa volonté dans un étroit espace des substances qui agissent comme la foudre, et dirige ces forces pour opérer à d'énormes distances. Il renverse les rochers par la mine, il transporte les montagnes, il élève l'eau du fond des vallées. Enfin, il perpétue sa pensée en des mots impérissables, rendant immortel l'exercice de son génie, et faisant de sa parole la propriété commune de toutes les intelligences humaines !... N'est-il pas dans cette mission sacrée l'image véritable de l'intelligence

divine, lorsqu'il reçoit et qu'il répand ainsi le souffle de la vie dans l'œuvre de la civilisation ?

EUBATHÈS. — Vraiment vous parlez plus en poète qu'en chimiste, vous vous enthousiasmez comme si vous étiez à la chaire ou à la tribune. Mais donnez-nous, je vous prie, quelques détails exacts, quelque information spéciale enfin, des preuves de ce que vous avancez. Ce que vous attribuez aux arts chimiques et mécaniques, nous pourrions avec autant de raison l'attribuer aux beaux-arts, aux lettres, au progrès politique, et à toutes ces inventions auxquelles président Minerve et Apollon plutôt que Vulcain.

L'INCONNU. — Alors je serai plus explicite. Vous admettez que de rendre les peaux insolubles dans l'eau, par des combinaisons tirées des principes astringents de certains végétaux, est une invention chimique, et que, sans cuir, nos chaussures, nos voitures et nos équipages seraient très-mal faits. — Vous me permettez de dire que le blanchissage et la teinture de la laine, de la soie, du coton et du chanvre sont des procédés chimiques, et que leur transformation en diverses étoffes est une invention mécanique. — Vous ne niez pas maintenant que le travail du fer, du cuivre, de l'étain, et du plomb, avec tous les autres métaux,